

INSTITUT DE FRANCE.

---

ACADÉMIE

DES

INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

---

SÉANCE PUBLIQUE ANNUELLE

DU VENDREDI 13 NOVEMBRE 1896

---

DISCOURS

DE

M. G. SCHLUMBERGER

PRÉSIDENT



PARIS

TYPOGRAPHIE DE FIRMIN-DIDOT ET C<sup>ie</sup>

IMPRIMEURS DE L'INSTITUT DE FRANCE, RUE JACOB, 36

---

M DCCG XCVI



INSTITUT DE FRANCE.

---

ACADÉMIE  
DES  
INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

---

SÉANCE PUBLIQUE ANNUELLE

Du vendredi 13 novembre 1896

PRÉSIDÉE PAR

M. G. SCHLUMBERGER

---

DISCOURS DU PRÉSIDENT

MESSIEURS,

J'aurais voulu, en ce jour où nous célébrons notre séance solennelle, vous parler brièvement de nos travaux de cette année, vous rappeler que jamais peut-être notre Académie n'a été plus activement, plus fructueusement occupée dans la plupart des branches de ses études accoutumées, que jamais les communications de nos membres ordinaires, de nos correspondants, des savants étrangers, n'ont été plus nombreuses, plus intéressantes, d'ordre plus varié.

Comme chaque année, hélas ! à l'exemple de tous mes prédécesseurs, le temps me manquerait pour vous présenter même ce très rapide résumé. Les moments dont je puis disposer suffiront à peine à vous dire le résultat de nos concours si suivis et si divers, à rendre un court mais juste hommage à nos lauréats chaque jour plus méritants et plus nombreux.

Vingt et un concurrents se sont disputé les récompenses dont vous disposez en faveur des *Antiquités de la France*. Ce nombre est quelque peu inférieur à celui des concours précédents, mais la valeur moyenne des ouvrages présentés était certainement très supérieure. Aussi, bien que votre Commission ait cru devoir par exception demander l'autorisation de décerner une quatrième médaille, a-t-elle eu le vif regret de ne pouvoir récompenser tous ceux qui eussent mérité de l'être. L'archéologie a cette fois obtenu plus de prix qu'elle n'en remporte d'ordinaire. L'histoire a été toutefois encore la mieux partagée, comme elle l'est presque constamment. C'est ainsi que la première médaille a été décernée à une œuvre historique, l'*Histoire de Clovis* par M. Godefroy Kurth, bien connu déjà par ses travaux critiques sur les sources de notre histoire à l'époque franque. C'est avec un vif intérêt que votre Commission a pris connaissance de ce beau volume dans lequel la vie et les actions du fondateur de la monarchie franque sont exposées par un savant étranger avec autant d'enthousiasme que s'il était Français. M. Kurth a mis en relief d'une manière excellente la personnalité du créateur de notre nation. Il a fait revivre avec une très vive intensité ce plus grand des rois barbares, le seul

qui ait su créer un trône durable sur les débris du monde romain. On pourrait faire des réserves assez sérieuses, reprocher à M. Kurth trop d'emphase, une admiration trop prononcée pour son héros, une trop ardente partialité pour l'Église, une appréciation exagérée de la puissance spirituelle de celle-ci à cette époque. Ce livre n'en est pas moins une œuvre de haute érudition qui présentait des difficultés extrêmes par suite du manque de documents. Ainsi que l'a dit fort bien M. Kurth : « Le règne créateur qui a imprimé sa trace d'une manière si puissante dans l'histoire n'en a laissé aucune dans l'historiographie. »

M. Kurth connaît admirablement les textes trop peu nombreux utiles à son sujet, et non moins bien les travaux auxquels ce sujet a déjà donné lieu. Il sait interpréter ces textes avec sagacité, utiliser ces travaux avec critique. Il applique aux sources auxquelles il puise une méthode rigoureuse. Il a parfaitement compris le rôle historique de Clovis dont la figure est surtout grande pour nous parce qu'il a fondé et préparé l'existence de la nation française en unissant la force barbare à la civilisation romaine et en s'appuyant constamment sur l'Église. L'exposé très étendu de la situation de la Gaule au moment de l'arrivée de Clovis est écrit de main de maître. C'est avec le plus vif plaisir qu'on suit dans ce récit si vivant les débuts du roi franc, ses progrès, toute cette épopée où reviennent sans cesse les noms de Reims, de Clotilde, de saint Remy, qui feront toujours battre les cœurs français. Après avoir lu le livre de M. Kurth on a pour la première fois une idée à peu près nette de ce

barbare si intelligent qui, à l'aide du clergé et des cadres de l'administration romaine, transformée par lui, renonçant franchement au paganisme, a édifié l'œuvre qui dure encore.

Les seconde et troisième médailles ont été attribuées à M. Buhot de Kersers pour son ouvrage intitulé : *Histoire et statistique monumentale du département du Cher*, et à M. Courteault, archiviste aux Archives nationales. pour deux ouvrages relatifs à Gaston IV comte de Foix vers le milieu du XV<sup>e</sup> siècle.

M. Buhot de Kersers a écrit en sept grands volumes une histoire archéologique du Berry. C'est l'œuvre méritoire de toute une vie. Tout ce que cette antique province, centre de la monarchie française, contient encore d'importants souvenirs archéologiques depuis la naissance de notre histoire, se trouve figuré et décrit dans ce répertoire immense. Tous les principaux monuments ont été dessinés de la main de l'auteur qui a pris la peine de visiter de commune en commune chacun des édifices dont il parle. Il ne serait plus possible d'étudier l'histoire du Berry sans avoir recours à M. Buhot de Kersers. Bien qu'au point de vue de la précision exigée aujourd'hui dans les études historiques cet ouvrage prête à certaines critiques graves, bien qu'au début de sa publication il ait obtenu dès 1885 une seconde médaille à ce même concours des antiquités et qu'il ne soit point dans les habitudes de la Commission d'accorder deux distinctions au même ouvrage, il s'agit d'une œuvre si considérable, la plus importante consacrée depuis longtemps à nos antiquités nationales, que

votre Commission n'a pas hésité à récompenser une fois de plus son laborieux auteur.

M. Henri Courteault a mérité la troisième médaille pour avoir fait connaître une source historique de premier ordre, la chronique inédite de Guillaume Leseur qui, très peu d'années après la mort de Gaston IV de Foix, voulut écrire la carrière militaire de ce brillant chevalier son maître, pour avoir rédigé ensuite à l'aide de ce document, de ses travaux personnels, de pièces empruntées aux archives des Basses-Pyrénées, une belle étude sur la vie de ce puissant souverain, d'abord comte de Béarn et prince de Navarre, puis comte de Foix. Gaston IV fut un des plus notables seigneurs de cette région du sud-ouest au XV<sup>e</sup> siècle. Ne négligeant rien pour accroître la puissance territoriale qui donnait à son antique maison le premier rang dans la féodalité de la France méridionale, il finit par assurer à ses descendants la couronne de Navarre. Parmi tous ces chevaleresques princes de Béarn, parfaits chevaliers, politiques peu scrupuleux, ce fut un des plus captivants. L'étude historique, très personnelle, que M. Courteault lui a consacrée, expose sa vie mouvementée, d'une manière attrayante, avec un rare bonheur d'expression, surtout avec une science profonde.

M. Armand d'Herbomez a écrit un volume excellent sur *l'Histoire de la châtellenie de Tournai de 1080 à 1314*, pendant qu'elle fut tenue par la maison de Mortagne. Cette étude très complète d'un grand fief de l'extrémité septentrionale de la France aux XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles a été établie avec un soin si scrupuleux, la généalogie, l'histoire des Mortagne y sont si bien traitées, l'auteur a su tirer

si bon parti des pièces justificatives qu'il publie au nombre de plus de deux cents, presque toutes inédites, que votre Commission a cru devoir réclamer une quatrième médaille pour pouvoir plus dignement le récompenser.

Un volume sur les *Origines de la scolastique et Hugues de Saint-Victor* a valu à M. l'abbé Mignon la première mention honorable. Le savant professeur de théologie a traité ce sujet fort grave avec une abondance de détails qui atteste l'étude la plus consciencieuse des documents et une rare connaissance des subtilités théologiques. Dans ce livre qui est en fait une véritable histoire de la théologie au moyen âge, l'auteur parlant bien plutôt en théologien qu'en philosophe, s'est particulièrement attaché à comparer avec celles de ses plus illustres contemporains, les opinions de l'éloquent mystique qui se nommait Hugues de Saint-Victor.

La deuxième mention a été accordée à MM. George et Ch. Chauvet, auteurs d'une étude sur *Une cachette d'objets en bronze découverts à Vénat près d'Angoulême*, objets de toute nature retrouvés dans une sablière où ils formaient un amas du poids de plus de soixante-quinze kilos. Tous ces objets très divers, lances, poignards, objets de parure, reproduits sur de nombreuses planches, ont été de la part des auteurs le sujet d'une étude comparative fort détaillée. MM. George et Chauvet ont fait dans l'intérêt de leur œuvre une véritable enquête comparative à travers les livres, les dessins et les musées. Il y a là un effort très sérieux dont votre Commission ne pouvait pas ne pas tenir compte.

C'est encore à l'archéologie que votre Commission a attribué la quatrième mention. Elle a été décernée à M. le D<sup>r</sup> Carton pour son livre intitulé : *Découvertes épigraphiques et archéologiques en Tunisie (région de Dougga)*. Ce nouveau travail d'un auteur dont les recherches sur la Tunisie sont depuis longtemps appréciées, est une étude archéologique du territoire assez étendu de Dougga, pays incomplètement exploré jusqu'ici et qui fut à l'époque romaine un des plus prospères, des plus fertiles de l'Afrique. Il est rare de voir un recueil de travaux archéologiques présenté d'une façon aussi remarquable. En le parcourant on se rend un compte fort net des brillants et si prompts résultats amenés dans un pays barbare par la nation qui a le mieux compris la civilisation à l'époque antique.

Les cinquième et sixième mentions ont été accordées à M. le chanoine Cochard pour son *Histoire de la juiverie d'Orléans du VI<sup>e</sup> au XV<sup>e</sup> siècle*, et à M. Ph. de Bosredon pour sa *Sigillographie de l'ancienne Auvergne du XII<sup>e</sup> au XVI<sup>e</sup> siècle*. L'étude peut-être un peu partielle du chanoine Cochard est une très curieuse monographie d'une de ces communautés israélites du moyen âge dont l'existence inquiète et douloureuse à travers des siècles de misère est encore si mal connue. La réprobation dont les Juifs étaient l'objet, les calomnies sans cesse renaissantes contre eux, la cruauté des mesures dont ils furent trop souvent les victimes infortunées, sont exposées ici dans des pages très intéressantes prises aux meilleures sources.

M. de Bosredon a écrit son volumineux *Corpus* des sceaux d'Auvergne sur un plan très correct. Il s'était

assigné la tâche d'être aussi complet que possible ; il y a pleinement réussi. Les séries réunies par ses soins sont fort importantes. De nombreux appendices fournissent des renseignements historiques, généalogiques, héraldiques précieux sur les familles, les villes, les monastères d'Auvergne. L'auteur aurait approché encore plus de la perfection s'il avait parlé avec quelque détail des origines des représentations héraldiques dans sa province.

Votre Commission a infiniment regretté de ne pouvoir récompenser plusieurs autres ouvrages, deux en particulier de MM. René Blanchard et Bémont. Le premier, intitulé : *Archives de Bretagne : lettres et mandements de Jean V duc de Bretagne*, est une immense collection de près de deux mille sept cents documents en cinq volumes qui contient par le fait l'histoire de cette grande province pendant près d'un demi-siècle. Votre Commission a constaté que cette publication ne pouvait guère être plus complète ni conduite avec plus d'érudition. Elle méritait les plus belles distinctions, mais la meilleure partie en ayant été récompensée il y a quelques années, l'équité n'a pas permis, vu la composition du concours de cette année, de lui décerner encore une médaille.

Le second ouvrage que votre Commission aurait aimé à récompenser est intitulé : *Rôles gascons transcrits et publiés par Ch. Bémont, suppl. au tome I<sup>er</sup>*. Cette œuvre très importante mais qui n'est que l'achèvement et l'amélioration d'un travail commencé par feu Francisque Michel, n'était pas assez personnelle pour pouvoir être opposée avec succès aux autres travaux couronnés. Il y a lieu d'espérer que M. Bémont nous donnera bientôt un livre plus

original qui se placera au premier rang de nos concours.

La Commission des antiquités nationales vous a signalé encore à des titres divers les travaux de MM. Ledain, l'abbé Métais, Louis Guibert. Vous voyez que la matière ne fait pas défaut et que l'heure de la banqueroute est plus loin que jamais de sonner pour l'histoire et l'archéologie de notre pays.

Le prix biennal fondé par M<sup>me</sup> veuve Duchalais devait revenir cette année à l'auteur du meilleur ouvrage de numismatique du moyen âge paru depuis le mois de janvier 1894 : vous l'avez attribué à M. de la Tour, bibliothécaire du Cabinet des médailles, pour ses quatre mémoires sur les *Médailleurs italiens ayant travaillé en France*.

Ces mémoires intéressent à la fois notre pays et l'Italie. Ils nous apportent sur des artistes tels que Pietro da Milano, Jean de Candida, d'autres encore qui ont tenu une place distinguée dans notre Renaissance française, une riche moisson de documents inédits ou d'observations personnelles. D'ingénieuses hypothèses ou des recherches patientes ont permis à l'auteur d'élucider la biographie encore si obscure de ces maîtres, de définir leur caractère et leur talent, de dresser le catalogue de leur œuvre. Grâce aux travaux de M. de la Tour qui continuent si dignement ceux de MM. Armand, Valton et Heiss, cette histoire des médailleurs italiens, qui a été presque exclusivement constituée par des érudits français, continue de demeurer comme un fief scientifique de notre pays.

La Commission, tout en constatant l'importance de

l'ouvrage de M. de Belfort intitulé : *Description générale des monnaies mérovingiennes*, n'a pas cru pouvoir le récompenser, mais elle a insisté pour qu'une mention spéciale en fût faite lorsque le résultat du concours serait publiquement proclamé.

Les conditions instituées par le baron Gobert pour concourir au prix fondé par lui, les noms des écrivains éminents, souvent illustres, qui ont mérité de l'obtenir, ont constamment donné à cette récompense une notoriété particulière. Le concours de cette année est un des plus remarquables. Votre Commission se trouvait en présence de quatre ouvrages qu'elle avait à classer. Sur son rapport vous avez couronné en première ligne celui de M. Noël Valois intitulé : *la France et le grand schisme d'Occident*. La question traitée dans ce livre est une de celles qui intéressent le plus profondément l'histoire de l'Église et l'histoire de France. L'Église a rarement traversé de plus redoutables épreuves et on ne saurait assez rappeler ici les paroles de Froissart : « Les choses allaient malement, et si nostre foy n'eüst esté si fort confermée par la grâce du Saint-Esprit... elle eust esté croslée et branslée. » D'autre part, dans ce chapitre de l'histoire, la France occupe sans conteste la première et la plus large place. Pendant toute la durée du schisme elle a, pour ainsi parler, le don de l'ubiquité. On la sent partout. Il n'est donc pas de livre plus français que celui de M. Valois. L'œuvre a des limites très précises ; elle s'étend depuis la mort de Grégoire IX jusqu'à celle de Clément VII en 1394, seize années seulement, mais quelles années ! Le mérite principal de M. Valois consiste dans l'étendue de

ses enquêtes et la sûreté de ses informations, aussi dans sa rare impartialité, la première qualité en un tel sujet. Le grand schisme, en effet, n'a pas seulement divisé les contemporains en deux camps furieusement irréconciliables, mais les historiens aussi, et cela jusqu'à nos jours. On ne saurait assez insister sur cette particularité maîtresse de l'œuvre de M. Valois. On peut louer encore sa vaste érudition. Il a littéralement tout vu, tout consulté, tout utilisé, tout débrouillé. Son livre porte le cachet de la grande histoire. Aussi bon écrivain que bon historien, sa langue est nette, facile, au besoin alerte et colorée. Rien n'est plus saisissant que la conclusion de ses deux volumes : « Quel que fût alors le morcellement politique de l'Europe, le lien religieux qui unissait les peuples de l'Occident était encore assez fort pour résister aux rivalités des princes, aux jalousies des races, aux compétitions des souverains pontifes. » Ces paroles sont d'un philosophe autant que d'un historien.

M. Petit-Dutaillis obtient le second prix Gobert pour son étude sur *La vie et le règne de Louis VIII*. C'est toujours avec faveur que votre Compagnie accueille les ouvrages destinés à mettre en lumière la vie et le règne d'un roi de France. Il semble même qu'aucun livre ne réponde mieux aux intentions du fondateur. On peut voir dans celui de M. Petit-Dutaillis un véritable modèle de ces sortes de monographies. L'auteur a partagé son œuvre en deux parties dont l'une a pour titre : *Louis de France* et l'autre : *Le règne de Louis VIII*. Il raconte de main de maître la bataille de la Roche-au-Moine, par laquelle Louis de France s'était surtout fait connaître avant l'appel des

barons anglais, puis l'expédition anglaise qui en fut la suite. Il nous fait assister à l'arrivée toute joyeuse de Louis au delà de la Manche ; il prouve que le fils de Philippe-Auguste n'y porta jamais la couronne, ni même le titre de roi et nous fait voir, en des pages vivement écrites, comment il était impossible qu'une telle aventure réussît. Rien n'est mieux raconté que ces luttes de l'an 1217 qui tournèrent à la confusion finale des Français.

Le règne de Louis en France ne se prêtait pas à des développements d'un intérêt aussi vif. Malgré quelques critiques qui s'adressent à d'assez graves erreurs d'appréciation, cette partie du livre de M. Petit-Dutaillis n'en mérite pas moins d'être tenue en haute estime. Le volume est écrit dans une bonne langue historique, simple, claire, vivante. La méthode est excellente. Cette œuvre en plus d'un concours eût mérité la première de vos récompenses, mais vous aviez à compter avec celle de M. Valois, remarquable par l'importance du sujet traité et les difficultés de la mise en œuvre.

La Commission chargée de décerner le prix Fould s'est trouvée en présence de trois œuvres, d'un mérite si considérable, qu'elle a décidé de partager le prix entre les trois.

Trois mille francs ont été accordés à M. C. Enlart pour ses deux ouvrages intitulés : *Origines françaises de l'architecture gothique en Italie* et *Monuments religieux de l'architecture romane et de transition dans la région picarde*. Le premier de ces livres est une étude très détaillée des rapports qui existèrent entre les nombreux architectes, maîtres d'œuvre et les sculpteurs italiens ayant subi l'in-

fluence française pendant le moyen âge. M. Enlart fait par ses recherches la démonstration évidente de l'influence dans la péninsule de l'art gothique tel qu'il se pratiquait en France aux XIII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> siècles par les Cisterciens ayant leur école en Bourgogne, faisant de là rayonner leurs moines architectes dans toute l'Europe, des Baléares et de la Sicile jusqu'en Suède et de l'ouest de la France jusqu'à l'est de l'Allemagne. Il examine et rapproche toutes les parties constituantes des édifices depuis la forme des plans jusqu'aux détails de la construction et de l'ornementation. Dans son *Architecture romane de la région picarde*, il a compris une quantité de sujets très divers, choisis dans le département de la Somme, dans l'Artois et le Boulonnais. Il y analyse les dispositions d'ensemble de nombreuses églises, décrit la composition de leur plan, leur construction, les ornements qui les distinguent et qui, suivant lui, décèlent les différentes époques de l'art qu'il étudie. Il note les symptômes du changement qui devait si brusquement s'opérer, la transition entre l'art roman et l'art ogival. Ces deux ouvrages témoignent d'une solide érudition et d'un esprit d'observation remarquable.

Mille francs ont été attribués au duc de Rivoli pour son grand ouvrage intitulé : *Les Missels imprimés à Venise de 1481 à 1600, description, illustration, bibliographie*. Cette vaste publication et d'autres encore sur des sujets de même ordre : *Études sur les Triomphes de Pétrarque, Livres d'heures français et livres de liturgie vénitiens, Bibliographie des livres à figures vénitiens*, ont valu au duc de Rivoli en France, comme à l'étranger, la réputation d'un chercheur aussi heureux qu'érudit. Grâce à lui, ce domaine

si important de l'histoire de la gravure italienne, qui risquait de nous échapper au profit de nos voisins d'Allemagne, est de nouveau assuré à notre pays. Celui de ces ouvrages que vous avez récompensé cette année, le plus considérable de tous, frappe par la rigueur de la méthode non moins que par la richesse des informations. Il ne forme pas seulement une source précieuse pour le bibliographe; l'historien de l'art et l'iconographe y trouvent en abondance les documents les plus curieux et les plus dignes de foi. L'Académie, en couronnant l'ensemble des travaux du duc de Rivoli, a entendu rendre hommage au zèle éclairé et aux patientes investigations de cet érudit aussi modeste que laborieux.

Mille francs enfin ont été attribués à MM. A. de Champeaux et P. Gauchery, pour leur ouvrage publié en commun, intitulé : *Les travaux d'art exécutés par Jean de France, duc de Berry*. Jean, duc de Berry, frère de Charles V, est justement célèbre par la protection qu'il accorda aux artistes. De tous les nombreux travaux qui lui ont été consacrés depuis un demi-siècle, celui-ci prendra place parmi les plus importants. Il nous apporte une foule de renseignements nouveaux et d'observations originales et ingénieuses sur les œuvres d'art commandées ou acquises par le duc Jean, sur les artistes qu'il a employés, sur la part qui lui revient dans le développement de l'art français à la fin du XIV<sup>e</sup> et au XV<sup>e</sup> siècle. MM. de Champeaux et Gauchery ont produit des textes qui n'avaient pas été allégués par leurs devanciers. Les travaux d'architecture ont été traités avec un soin particulier; les auteurs les ont étudiés d'après les trop rares documents de compta-

bilité qui nous sont parvenus, d'après d'anciens plans ou dessins, et, ce qui vaut encore mieux, d'après les débris, plus ou moins mutilés, qu'ils ont su en reconnaître.

Un prix triennal de dix-huit cents francs a été fondé par M. de la Fons-Mélicocq en faveur du meilleur ouvrage sur l'histoire et les antiquités de la Picardie et de l'Ile-de-France. Votre Commission a décidé que le prix serait partagé *ex-æquo* entre M. Ferdinand Lot, auteur du livre intitulé : *Harulf, chronique de l'abbaye de Saint-Riquier (V<sup>e</sup> siècle-1104)* et M. Pilloy, auteur de deux volumes d'*Études sur d'anciens lieux de sépulture dans l'Aisne*.

M. F. Lot a heureusement surmonté les difficultés que présentait une édition de la *Chronique d'Harulf*. La principale tenait à la perte, déjà ancienne, du manuscrit qui nous a transmis ce document si important pour l'histoire du Nord de la France, du IX<sup>e</sup> au XI<sup>e</sup> siècle. M. Lot a très ingénieusement suivi les vicissitudes de ce manuscrit, et a tiré un excellent parti des copies modernes et des éditions qui en tiennent lieu dans une certaine mesure. La façon dont le texte de la Chronique a été établi et les commentaires dont il est accompagné dénotent un sens critique très exercé. Le travail de M. F. Lot peut être indiqué comme un modèle à tout éditeur ayant à s'occuper de textes historiques du moyen âge dont les anciens exemplaires ont disparu.

L'archéologie franque, fondée par l'abbé Cochet, a suscité dans ces dernières années de nombreux travaux, appuyés sur des fouilles ; personne, mieux que M. Pilloy, grâce à un double talent de dessinateur et d'ar-

chéologue, n'a su mettre en valeur les résultats des recherches opérées dans le département de l'Aisne. Le premier, peut-être, il a tenté une classification des sépultures, et celle qu'il a adoptée jette un jour nouveau sur la succession des mobiliers funéraires dans le Nord-Est de la Gaule.

Le prix annuel fondé par M. Stanislas Julien a été décerné aux tomes I et II de la *Bibliographie coréenne* de M. Maurice Courant. Ces deux volumes contiennent bien plus que le titre ne le promet. Outre une bibliographie à l'exactitude minutieuse de laquelle les savants compétents ont rendu pleine justice, ils nous présentent dans l'introduction un aperçu d'un vif intérêt sur le passé mystérieux de cette Corée encore si mal connue; des données curieuses sur la culture du pays y sont présentées sous une forme attachante. C'est une œuvre bien conçue, patiemment exécutée, que votre Commission a éprouvé grand plaisir à récompenser.

Le prix biennal Delalande-Guérineau a été partagé entre M. L. Finot pour sa publication : *Les lapidaires indiens*, et M. Lucien Fournereau, pour son ouvrage intitulé : *Le Siam ancien*.

M. Finot est un philologue précis, minutieux, pénétrant. Il a réuni dans une sorte de *Corpus* tous les écrits en sanscrit actuellement connus, qui nous ont transmis sur les pierres précieuses les notions, les préjugés, les superstitions et les légendes de l'Inde. Ce n'était pas une besogne aisée de se débrouiller dans des textes naturellement assez difficiles, dont la tradition manuscrite est souvent des plus médiocres. M. Finot a consacré à sa

tâche une patience, une application qui ont porté la lumière sur bien des obscurités.

M. Fournereau est un explorateur courageux, curieux, exact, doublé d'un dessinateur habile. Le livre dans lequel il a consigné et condensé toutes les données qu'il a pu recueillir sur les anciennes ruines du Siam nous apporte ou nous promet une foule de renseignements précieux. M. Fournereau n'est point et ne se donne point pour un archéologue de profession, mais, au prix de recherches attentives et pénibles, il apporte à l'archéologie de l'extrême Orient des documents nombreux et considérables.

M. le marquis de La Grange a fondé un prix annuel en faveur de publications sur les anciens poètes de France. Les plus récents travaux sur ce sujet n'ayant point paru d'une importance suffisante, d'autant que leurs auteurs ont déjà obtenu ce même prix en ces dernières années, votre Commission a résolu de décerner cette fois le prix à la « Société des anciens textes français » pour l'ensemble de ses publications. Je n'ai pas à vous faire l'éloge de cette compagnie, dont les services rendus à notre littérature médiévale ne se comptent plus.

M. Benoît Garnier, un de nos plus généreux donateurs, a pourvu spécialement aux sommes destinées à aider les hardis explorateurs des régions de l'Afrique et de l'Asie centrale. L'an dernier vous aviez pu, grâce à ce subside, subventionner largement MM. Fouché et Foureau, deux d'entre eux. Cette année, par suite de circonstances exceptionnelles, vous avez pu ne pas toucher à ce fonds tout en maintenant votre appui à ces mêmes missionnaires.

Notre Académie, en effet, est rentrée en possession

d'une partie des sommes qu'elle avait consacrées à soutenir la mission en Asie centrale, si douloureusement terminée, de notre infortuné compatriote Dutreuil de Rhins. Le gouvernement chinois ayant payé au gouvernement français une indemnité en réparation de l'assassinat de ce courageux explorateur, il a été décidé d'un commun accord que, sur la somme qui nous revenait, quatorze mille francs seraient remis à M. Fouché pour l'aider à poursuivre ses recherches dans l'Inde où vous l'avez envoyé relever les vestiges de l'art gréco-boudhique, et dix mille à M. Foureau pour continuer ses explorations sahariennes.

M. Fouché a montré une fois de plus combien un voyageur spécial, attentif et bien préparé peut rendre de services à nos études ; il a su tirer en effet, de l'examen comparatif des peintures récemment découvertes à Sigiriya, la démonstration de l'existence d'un contre-courant artistique, succédant dans l'Inde, au V<sup>e</sup> siècle de notre ère, aux primitives influences septentrionales et remontant bien manifestement du sud au nord, de Sigiriya à Ajantâ. M. Fouché a dressé également pour l'Académie le Catalogue des peintures népalaises et tibétaines de la collection Hodgson.

Le second des titulaires de la fondation Garnier, M. Foureau, vient de rendre de son côté un signalé service aux études nord-africaines en vous présentant son *Essai de Catalogue des noms arabes et berbères des plantes, arbustes et arbres algériens et sahariens*. Son itinéraire de l'an dernier comprenait un peu plus de mille kilomètres en pays non encore visité par des Européens, et sur ce parcours il a continué à rencontrer comme dans les voyages précédents,

jusqu'au fond des déserts aujourd'hui inhabitables, de très curieux vestiges d'une occupation fort antique.

Le prix Joseph Saintour, décerné pour la première fois, destiné cette année au meilleur ouvrage relatif au moyen âge ou à la Renaissance, a été donné à M. E. Molinier pour le premier volume de son *Histoire générale des arts appliqués à l'industrie du V<sup>e</sup> à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle*. Ce volume est consacré aux *Ivoires*, après quoi l'auteur annonce qu'il traitera successivement des bois sculptés, des meubles, de l'orfèvrerie, de la bijouterie, de la glyptique, de la tapisserie, des étoffes, de la céramique, de l'émaillerie, de la verrerie, de la mosaïque, de la ferronnerie, de la coutellerie, d'une foule d'autres branches encore de l'industrie appliquée à l'art.

On voit tout ce qu'un si vaste programme exige de savoir étendu sur toutes les applications de l'art et quelle étude approfondie d'une multitude d'œuvres particulières ! Pour l'aborder seulement il faut un grand courage, on serait tenté de dire beaucoup de témérité. Mais M. Molinier, encore à l'âge où l'on ne recule pas devant les grandes entreprises, a déjà l'expérience nécessaire pour en assurer le succès. Cette expérience après l'excellente préparation de l'École des chartes, il l'a acquise par la pratique, par le contact incessant des œuvres d'art dans le département du musée du Louvre auquel il a été attaché pendant de longues années et qu'il dirige aujourd'hui. Il ne s'y est pas enfermé ; il n'est guère de collection, de musée, de trésor d'église qu'il n'ait exploré. Enfin, dans le cours dont il s'est chargé à l'École du Louvre, il a déjà montré et expliqué à ses auditeurs, d'année en année,

toutes les séries d'objets dont il se propose de faire dans son grand ouvrage la classification définitive.

Le volume des *Ivoires* que vous avez couronné est par lui-même une œuvre complète. Chacun des chapitres réservé à une des grandes périodes de l'histoire de l'art renferme un résumé substantiel et le jugement le mieux motivé sur chacune de ces périodes. M. Molinier a pris à tâche de décrire le plus grand nombre d'œuvres et de n'en laisser échapper aucune d'importante. Il se défie des théories faites d'avance; il ne veut pas se laisser aller à la tentation des considérations générales. Mais elles ressortent naturellement des faits, et la théorie s'établit d'elle-même dans l'esprit du lecteur qui compare les principales œuvres de chaque époque grâce aux belles planches extrêmement nombreuses qui accompagnent le texte.

Les revenus relativement importants que vous devez à la générosité de cet amateur éclairé qui fut Eugène Piot vous ont permis cette année de procurer une aide précieuse à plusieurs érudits. C'est ainsi que vous avez contribué pour une somme de deux mille francs à la belle mission de M. G. Millet, dans le Péloponèse et au Mont Athos, mission dont je vous entretiendrai plus loin. M. de Ridder aussi a obtenu trois mille francs pour l'aider à publier le second volume de son *Catalogue des bronzes trouvés sur l'Acropole d'Athènes*. Ce *Catalogue*, œuvre de premier ordre, permettra désormais l'étude méthodique d'une collection très riche qui, jusqu'ici, en raison du nombre considérable, de la petite dimension et du caractère fragmentaire des pièces qui la composent, n'avait guère été prise en considération.

Une autre somme de deux mille cinq cents francs a été mise à la disposition du musée du Louvre pour lui faciliter l'acquisition de monuments céramiques très anciens signalés par un de nos confrères dans l'île de Crète. En fin trois mille francs ont été versés comme l'an dernier au Père Delattre. Grâce à ce subside, notre éminent associé correspondant a été mis en état de poursuivre les fouilles qu'il exécute depuis tant d'années avec un zèle infatigable et un si constant succès, sur l'emplacement de Carthage. Dans les cinq premiers mois de cette année seulement, plus de cent vingt tombeaux ont été ouverts par lui. Tant de résultats obtenus ne vous ont pas empêchés de poursuivre mieux que jamais, à l'aide de ce même fonds E. Piot, la publication de ces *Monuments et Mémoires* dont les premiers volumes vous font tant d'honneur. Les fascicules parus cette année valent les précédents, s'ils ne les dépassent, par la beauté des gravures, la concision et l'excellence des notices.

J'ai achevé la longue énumération des récompenses dont vous disposez annuellement, grâce à tant de généreux donateurs. Cette bonne volonté ne se ralentit point. Chaque année vous apporte une moisson nouvelle. Il y a quelques semaines à peine un des doyens de notre archéologie nationale, le vénérable M. Prost, membre de la Société des antiquaires de France, vous léguait une rente de douze cents francs destinée à récompenser chaque année l'auteur du meilleur travail sur son pays natal de Metz. Le vieux patriote ne pouvait se consoler du sort douloureux fait à sa patrie lorraine. Il lui a rendu avant de mourir le plus bel hommage en vous chargeant d'assurer sa glorieuse renommée dans l'avenir.

Les grandes Écoles d'Athènes et de Rome qui sont placées sous votre haute surveillance vous ont inspiré comme toujours le plus vif intérêt. Leurs pensionnaires, guidés par ces deux maîtres éminents qui sont nos confrères, n'ont cessé de marcher avec succès sur les traces de leurs devanciers.

Les membres de l'École de Rome ont été cette année au nombre de dix, six titulaires et quatre hors cadre. MM. Bertaux et Join-Lambert ont continué à travailler et travaillent encore chacun de son côté à recueillir les matériaux d'une histoire de l'Art dans l'Italie méridionale depuis les Normands jusqu'à la fin de la période angevine. M. Bertaux, après avoir passé l'hiver à Naples où il a étudié à fond les monuments de cette région, à peine remis d'une grave maladie contractée au cours de sa mission, est courageusement reparti pour ces provinces encore à peine explorées du Bénéventin et des Abruzzes ; nous apprenons qu'il y a déjà fait une très ample moisson.

M. Join-Lambert a jeté son dévolu sur la Sicile. Jusqu'ici dans cette île l'attention des érudits avait été uniquement retenue par quelques monuments célèbres de la période normande. M. Join-Lambert a pu constater que ceux-ci étaient loin de représenter toute la richesse archéologique de la Sicile. Il nous donnera l'année prochaine une étude méthodique sur l'architecture sicilienne aux XIII<sup>e</sup>, XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles. M. Gastinel, poursuivant ses recherches de l'an dernier, s'est installé à Lecce où il a dressé le catalogue des terres cuites du musée de cette ville, si riche en échantillons de la céramique apulienne. Il a catalogué également les sculptures antiques de la villa Médicis. M. Se-

grestaa a continué ses études sur les manuscrits de Théocrite et la maladie seule l'a empêché jusqu'ici de terminer son mémoire. M. Yver a mis la dernière main à son grand travail sur le roi Robert et le commerce napolitain au commencement du XIV<sup>e</sup> siècle. Vous apprécierez la patiente exactitude des recherches et aussi l'élégance d'exposition qui distinguent ce mémoire.

M. Dufourcq a entrepris une étude d'ensemble sur les *gesta martyrum* romains. Ces légendes, formant un groupe littéraire assez homogène et circonscrit, ont une grande importance non seulement au point de vue de l'histoire et de l'archéologie locales, mais encore à celui du développement artistique et littéraire dont elles sont la source première. M. Madelin s'est proposé de tirer des archives italiennes des éléments d'une étude sur le concordat de François I<sup>er</sup>. Moins heureux dans ses recherches à Rome qu'on ne l'eût espéré, il l'a été davantage à Florence et à Bologne. Il est maintenant en état de reconstituer exactement l'entrevue de Bologne entre Léon X et le roi. Il y a lieu de fonder les meilleures espérances sur le mémoire qu'il nous donnera l'an prochain. MM. Coulon, Daumet et Mirot se sont occupés comme l'année dernière des actes de trois papes d'Avignon, Jean XXII, Benoît XII et Grégoire XI. Les recueils de ces volumineux et intéressants volumes, divisés comme de coutume en deux parties : un mémoire d'ordre historique ou diplomatique et un recueil de lettres pontificales, sont prêts pour l'imprimerie. Vous voyez, Messieurs, quelle somme de travaux cette grande École dont notre érudition française est justement fière a parfaits dans le courant de cet exercice, quelle gratitude nous de-

vous à notre très aimé confrère l'abbé Duchesne qui, éprouvé lui-même par une fort douloureuse indisposition, n'en a pas moins continué à veiller avec une instante sollicitude sur les intérêts que vous avez confiés à son dévouement, à sa haute science. Nous savons qu'il se félicite du secours qu'il a trouvé dans la présence auprès de lui d'un ancien membre de l'École, M. Paul Fabre, professeur à la Faculté des lettres de Lille, que sa santé a retenu cette année à Rome.

A Athènes on a travaillé incessamment comme à Rome. Les résultats ont été non moins excellents. Vous avez tous dans la mémoire les séances émouvantes au cours desquelles notre confrère M. Homolle, dans ce langage clair et précis qui lui est familier, nous a fait part des brillants résultats des fouilles que l'École a poursuivies à Delphes sous sa direction. Je n'ai pas à vous rappeler la plus belle de ces découvertes, cette fameuse statue de bronze d'un aurige, statue d'origine bien probablement syracusaine, chef-d'œuvre de l'art du sculpteur et du fondeur aux premières années du V<sup>e</sup> siècle de l'ère antique. Il y a quelques jours à peine notre confrère nous rendait compte des deux résultats capitaux de l'année 1896 : l'achèvement du déblaiement du sanctuaire d'Apollon, la découverte du stade, monument magnifique par la grandeur et la beauté du site, par son état de conservation unique en Grèce. Plusieurs textes épigraphiques du plus haut intérêt, des marbres, des bronzes ont été trouvés, bien des fragments aussi de trouvailles antérieures qui les complètent et leur donnent tout leur prix, tels ce monument quadrangulaire orné d'une frise de combattants,

qui rappelle peut-être la victoire de Paul-Émile sur Persée, ou cette série deux fois séculaire de statues d'une famille de dynastes thessaliens, ou ce groupe exquis de jeunes filles dansant la Caryatis, aujourd'hui reconstitué avec sa base si originale, une tige d'acanthé s'épanouissant en chapiteau corinthien, ou ces chevaux archaïques et ces figures qu'il faudra peut-être attribuer au fronton du temple. Vous n'ignorez pas que les moulages de tous ces glorieux débris retrouvés au sanctuaire historique de la Grèce, grâce au zèle pieux de nos érudits, sont dès aujourd'hui exposés dans une des salles du Musée du Louvre. J'ai, en votre nom, adressé nos vives félicitations à notre infatigable confrère qui a tant fait pour le progrès de ces fouilles. Les pensionnaires de l'École ont droit, à ses côtés, à notre gratitude. Leur zèle ardent a secondé celui de leur directeur. MM. Bourguet, Colin et Laurent ont continué de copier et d'étudier toutes les inscriptions au fur et à mesure de leur découverte. M. Perdrizet s'est plus spécialement attaché aux monuments figurés, surtout aux bronzes dont il a catalogué la très-précieuse et riche collection. M. Laurent s'est occupé des antiquités byzantines, représentées surtout par des morceaux d'architecture, dont quelques-uns semblent remonter jusqu'au IV<sup>e</sup> siècle et appartenir aux édifices chrétiens qui ont immédiatement succédé aux temps antiques. Cependant les publications se préparent. M. Colin vous montre dès aujourd'hui ce qu'on en peut attendre par un mémoire remarquable sur le culte d'Apollon Pythien à Athènes, qui a pour fondement principal les inscriptions découvertes à Delphes en 1893 et 1894 dans le Trésor des Athéniens. On ne peut

que louer la rigueur, la conscience, les connaissances dont il a fait preuve.

Il reste toutefois beaucoup à faire à Delphes, car si l'œuvre est très avancée, elle n'est point terminée. Le sanctuaire lui-même est déblayé, mais les parties extérieures, les dépendances, le synédriion amphictyonique, Castalie, le Gymnase et le temple fameux d'Athéné Pronaia restent à explorer. Souhaitons que les moyens ne manquent pas pour que cette grande entreprise si honorable pour l'École, si féconde en découvertes, soit dignement et complètement achevée.

Delphes cependant n'a pas uniquement absorbé les efforts de nos pensionnaires. Il y a peu de jours, M. Homolle vous présentait la grande carte topographique de l'île de Délos qu'il vous avait annoncé l'an dernier, œuvre capitale que nous devons au zèle de MM. Ardaillon et Convert, liquidation des travaux passés, préparation de ceux de l'avenir. Le même relevé topographique a été exécuté par M. Convert pour les découvertes de M. Holleaux en Béotie et pour celles de M. Legrand à Trézène. Les efforts portaient en même temps sur le domaine oriental. M. Perdrizet a fait de l'île de Chypre une exploration conduite avec autant d'énergie que d'intelligence. Il a su trouver du nouveau dans un champ si battu et travailler efficacement à enrichir nos collections nationales. M. Fossey avait fait en 1885 une première campagne en Syrie. Il a rapporté d'une excursion dans le Hauran, le Djolan et l'Hermon plus de soixante-dix inscriptions dont il vous soumet le texte. Il a résumé dans une courte introduction son itinéraire et l'a tracé sur plusieurs cartes. Il a fait preuve des qualités les plus solides de voyageur dans ces pays

peu accessibles, d'une sécurité douteuse. Il parcourt en ce moment même, avec M. Perdrizet, les vilayets de Damas et d'Alep. M. Jouguet, détaché auprès de la Direction des Antiquités au Kaire, sur la demande de M. de Morgan, a continué son examen des documents grecs aux Musées de Gizeh et d'Alexandrie. Il avait copié l'an dernier les papyrus grecs de Gizeh; il a envoyé cette année le Catalogue sommaire des statuettes de terre cuite du Musée khédivial de Gizeh où figurent des considérations fort neuves et intéressantes sur l'origine des types. Il va poursuivre, comme membre de la Mission du Kaire, l'étude si complexe et encore si obscure de l'hellénisme alexandrin. De Constantinople, M. Joulin a rayonné dans les provinces turques et les États de la péninsule balkanique.

Mais la plus importante parmi ces missions a peut-être bien été celle de M. G. Millet qui, avec autant de zèle que de succès, a procédé cette année, en compagnie de MM. Eustache, architecte, et Ypermann, peintre, à l'exploration archéologique et épigraphique des fameuses ruines des églises et des monastères byzantins de Mistra. Vous n'aurez pas à regretter l'appui que, grâce à la fondation E. Piot, vous avez pu donner à M. Millet. Le brillant résultat de ses recherches fera beaucoup pour la connaissance de ce moyen âge byzantin trop longtemps décrié auquel on commence seulement à rendre justice aujourd'hui. Vous apprendrez avec plaisir que notre confrère, M. Homolle, et ses pensionnaires sont décidés à cultiver sans relâche cette branche si importante de l'archéologie. MM. Laurent, membre de l'École, et Chesnay, architecte, ont exploré ensemble le Péloponèse au

double point de vue de l'épigraphie et de l'art byzantins. Les deux Écoles de Rome et d'Athènes, sous l'impulsion de leurs directeurs, projettent de s'unir pour préparer enfin ce *Corpus* des Inscriptions byzantines qui nous fait si cruellement défaut. Ainsi notre grande École de Grèce, répondant aux instructions de ses fondateurs, étend peu à peu ses travaux à tout le domaine oriental, à toutes les études de toutes les époques. Elle fait appel à toutes les bonnes volontés, elle essaie de grouper tous les concours. Aucun ne lui a fait défaut, je suis heureux de vous le dire, et, dans ses efforts pour le progrès de la science, elle a été soutenue d'un accord unanime et par votre Académie, sa patronne naturelle, et par les pouvoirs publics, et par vos ambassades et vos consulats, et par toutes les Directions du Ministère de l'Instruction publique, et par l'École des Hautes Études, et par l'Académie de France à Rome, et par notre École archéologique de Rome, et par notre Mission du Kaire. C'est donc vraiment la science française qui agit par elle et avec elle. Ainsi, elle a pu conquérir, avec leur estime, l'assistance des étrangers; elle a toujours pu compter sur l'affection de la Grèce; dans son œuvre byzantine elle collabore avec les archéologues de la Russie. C'est par de tels succès qu'elle se prépare dignement à fêter son cinquantenaire dont l'Académie, je l'espère, voudra, par la présence de ses délégués, rehausser l'éclat et marquer la haute portée scientifique.

Je voudrais terminer ici ce discours et vous laisser sous les impressions heureuses et encourageantes de tant de résultats acquis, laborieusement exécutés, fructueusement achevés, de tant d'espérances basées sur de sérieux débuts.

Je dois cependant vous rappeler en quelques mots les pertes douloureuses que nous avons subies. Pour être moins nombreuses qu'elles ne l'ont été souvent, elles ne nous en ont été pas moins cruellement sensibles, car la mort a frappé parmi nos confrères les plus actifs, les plus aimés et les plus respectés. Outre M. de La Villemarqué qui vivait depuis longtemps loin de nous et qui s'est éteint au fond de la Bretagne, nous avons perdu notre vénéré doyen d'âge, M. Hauréau, cette austère et noble figure que nous aimions tant à compter parmi nous, ce travailleur infatigable, âme élevée et fière, passionnément éprise du bien, qui jusqu'à la dernière heure de ses 84 années, nous a donné l'exemple de toutes les vertus politiques et privées. Nous avons perdu Rozière à l'intelligence si vive, au travail si facile et si fécond, qui a tant fait par ses écrits et son action incessante pour nous faire connaître et nous assurer la conservation des grands dépôts d'archives de notre histoire, Rozière toujours prêt à appuyer de sa haute influence la cause de l'érudition, mort en pleine possession de ses belles facultés, regretté de tous. Nous avons perdu encore Curtius, notre illustre associé étranger, historien et archéologue aussi éminent qu'enthousiaste et poète, un de ceux qui ont le plus fait en ce siècle pour la connaissance de la Grèce et dont le nom demeurera constamment attaché à deux œuvres glorieuses, l'histoire du peuple grec et les fouilles d'Olympie. A la suite de ces maîtres célèbres ou éminents je ne dois pas oublier un modeste travailleur, notre correspondant H. Sauvare, qui, après avoir servi son pays dignement au loin, s'était créé dans le domaine des études orientales un re-

nom mérité par la sûreté de sa science et l'exactitude de ses informations.

J'adresse de votre part un suprême hommage à ces vaillants travailleurs dont la mort seule a pu interrompre toute une longue et belle carrière exclusivement vouée à l'amour désintéressé de l'érudition.

INSTITUT DE FRANCE.

---

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

---

DISCOURS

DE

M. G. SCHLUMBERGER

PRÉSIDENT DE L'ACADÉMIE

A L'OCCASION DE LA MORT

DE

M. CURTIUS

ASSOCIÉ ÉTRANGER DE L'ACADÉMIE

Lu dans la séance du 17 juillet 1896.



PARIS

TYPOGRAPHIE DE FIRMIN-DIDOT ET C<sup>ie</sup>

IMPRIMEURS DE L'INSTITUT DE FRANCE, RUE JACOB, 56

---

M DCCC XCVI

INSTITUT.

1896. — 14.



INSTITUT DE FRANCE

---

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

---

DISCOURS

DE

M. G. SCHLUMBERGER

PRÉSIDENT DE L'ACADÉMIE

A L'OCCASION DE LA MORT

DE

M. CURTIUS

ASSOCIÉ ÉTRANGER DE L'ACADÉMIE

Lu dans la séance du 17 juillet 1896.

---

MESSIEURS,

L'Académie des Inscriptions ne cesse d'être durement éprouvée. Après notre correspondant français Henri Sauvare, après nos confrères Hauréau et Rozière, nous avons aujourd'hui à déplorer la perte d'un de nos associés étrangers, Ernest Curtius, qui comptait et comptera dans l'avenir parmi les plus illustres savants du XIX<sup>e</sup> siècle.

Ernest Curtius est mort samedi dernier à quatre heures de l'après-midi, âgé de près de quatre-vingt-deux ans.

INSTITUT

1896. — 14.

Depuis environ un an, il allait s'affaiblissant et avait dû interrompre son enseignement qui avait duré plus d'un demi-siècle. Il était avec Mommsen un des derniers représentants de la grande pléiade historique qui a illustré l'Allemagne au milieu de ce siècle. Avec lui disparaît un de ces hommes rares qui savent combiner la science la plus exacte avec les dons de l'écrivain et du poète, qui savent non seulement étudier le passé, en reconstituer l'histoire politique et intellectuelle, mais le rendre vivant, le faire aimer. La géographie, l'histoire, l'archéologie de la Grèce doivent à Curtius trois œuvres capitales qui perpétueront sa mémoire aussi longtemps que vivra parmi nous le culte de l'antiquité hellénique : la monographie sur le Péloponèse (1851-52) (1), l'*Histoire grecque* (1858-1861) et les Fouilles d'Olympie (1874-1878).

Il était né à Lübeck le 2 septembre 1814, et avait fait de brillantes études à Bonn, à Gœttingue et à Berlin. En 1840, lors de son premier voyage en Grèce, il rencontra Otfried Müller et l'accompagna dans le Péloponèse, à Athènes, enfin à Delphes. Il y travailla avec lui au déblaiement du célèbre mur polygonal, couvert d'inscriptions qu'il aida son maître à copier. On était au fort de l'été. Müller, dont l'activité était infatigable, se sentit bientôt trop souffrant pour continuer son travail. Curtius se hâta de le ramener vers Athènes. Ce fut un voyage terrible. L'infortuné savant tombait parfois sans connaissance ; parfois il était pris du délire, déchiffrant en rêve des inscriptions. Le surlendemain de son retour à Athènes, le 1<sup>er</sup> août 1840,

---

(1) *Peloponesus*, 2 vol.

il expirait dans les bras de Curtius et de Schœll. Il semble que cette grande douleur ait exercé sur toute la carrière de Curtius une influence profonde et féconde. Müller avait eu le temps de communiquer à son jeune élève l'enthousiasme pour l'antiquité qui l'avait enflammé jusqu'à la fin, Curtius conserva pieusement cet héritage. Nul mieux que lui n'a su le faire fructifier.

De retour en Allemagne, où il publia les résultats des premières fouilles faites à Delphes, Curtius enseigna quelque temps au Gymnase et à l'Université de Berlin ; puis, de 1844 à 1849, il dirigea en qualité de précepteur les études du prince royal de Prusse, celui qui fut plus tard l'empereur Frédéric III. Il sut acquérir et garder l'affection de son disciple ; les fouilles d'Olympie ont été le résultat de cette illustre amitié.

Les premiers travaux de Curtius sur l'épigraphie grecque (1) et la topographie des ports d'Athènes (2) furent bientôt suivis d'une œuvre capitale qui le mit en pleine lumière, ses deux volumes sur le Péloponèse. Mais une tâche plus vaste le sollicitait. Otfried Müller avait projeté d'écrire une histoire de la Grèce, dont il n'a pu rédiger que les belles monographies sur les Doriens et les Minyens. Curtius réalisa le dessein de son maître, avec une sûreté d'érudition et un charme littéraire qui n'ont pas été surpassés en Allemagne. La connaissance profonde qu'il avait acquise du pays ne le servait pas moins que sa sympathie

---

(1) *Anecdota delphica. Inscriptiones atticæ duodecim*, 1843.

(2) *De portibus Athenarum*, 1842. L'Acropole d'Athènes, 1844. — Naxos, 1846.

instinctive pour le génie grec. Moins exclusif que Müller, qui faisait la part trop grande aux Doriens, il montra tout ce que la civilisation hellénique doit à l'Ionie et à ce qu'il a si poétiquement appelé « le caractère doux et bienveillant de la mer Egée ». Parmi les cités grecques, c'est Athènes surtout qui l'a séduit : il salue respectueusement les vertus de Lacédémone, mais, à le lire, on sent qu'il est de cœur Athénien, amoureux de la poésie, de l'art et de la liberté.

L'Histoire grecque de Curtius a eu un grand nombre d'éditions; elle a été traduite en français, en anglais, en italien. Peu de livres d'érudition ont été plus lus, plus goûtés. L'excellente traduction de M. Bouché-Leclercq lui a valu, chez nous, un nombre sans cesse croissant d'admirateurs.

Professeur à Gœttingue et à Berlin, jouissant déjà d'une réputation européenne, Curtius caressait depuis longtemps le plus noble rêve. Winckelmann, dès 1767, avait parlé de fouiller le stade d'Olympie; Blouet et Dubois, en 1829, avaient découvert le temple de Zeus et une partie des métopes. Puis tout était rentré dans l'oubli. En 1840, Curtius visitait avec Müller ces lieux illustres. Après une longue promenade, Müller lui dit : « Mon ami, quels chefs-d'œuvre à rendre à la lumière pour ceux qui viendront après nous (1)! Dès lors, le projet de conduire de grandes fouilles à Olympie ne cessa d'obséder Curtius. Il écrivait en 1852 : « De nouveau l'Alphée roule son gravier et sa fange sur le terrain sacré de l'art, et nous demandons, avec une angoisse croissante, quand l'on rouvrira enfin le

---

(1) S. Reinach, *Esquisses Archéologiques*, p. 172.

sein de cette terre féconde, pour rendre au jour les chefs-d'œuvre des anciens! Car ce qui repose là, dans les profondeurs obscures de la terre, c'est la vie même de notre vie! » Il revint à la charge durant vingt-deux années! Enfin, en 1874, grâce à l'active entremise de l'élève de Curtius devenu prince impérial d'Allemagne, le long rêve devint une brillante réalité. Pendant quatre ans, plus d'un million de francs fut consacré, sous la direction de Curtius, au déblaiement d'Olympie, avec quels résultats, il n'est pas besoin de le rappeler! Les deux frontons du grand temple et l'Hermès de Praxitèle proclameront à toujours assez haut ce que l'histoire de l'art grec doit à la ténacité enthousiaste de Curtius.

La publication de ces magnifiques découvertes n'absorba pas l'activité de celui que nous venons de perdre. Secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences de Berlin, il collaborait assidûment aux mémoires de cette compagnie, à l'*Archæologische Zeitung* qu'il dirigea longtemps, à l'*Hermès*; il était l'âme de la Société archéologique de Berlin, où tout récemment encore il faisait des communications importantes sur les cultes d'Olympie et sur la construction des théâtres grecs. En 1891, il avait publié son quatrième grand ouvrage, l'*Histoire de la ville d'Athènes*, qui est, ainsi qu'il l'a dit lui-même, « une topographie d'Athènes au point de vue historique ». La géographie de l'Attique, depuis longtemps un de ses sujets d'études favoris, lui doit encore le bel *Atlas d'Athènes* publié par lui à partir de 1878 avec T.-A. Kaupert.

Dans votre séance du 15 novembre 1889, en juste récompense des brillants services rendus par lui à l'art,

aux lettres, à la science, vous aviez nommé Curtius associé étranger de notre Académie en remplacement du vénérable baron de Witte. Il était à ce moment, depuis vingt années déjà, correspondant étranger de l'Académie.

Ce n'est pas le lieu d'énumérer ici les nombreux mémoires où Curtius, durant un demi-siècle d'infatigable activité, a répandu les trésors de son savoir et de son ingénieuse pénétration. Mais il faut dire un mot cependant de ce caractère essentiel de son esprit, dont son enseignement et ses ouvrages sont tout imprégnés : l'idée haute et vraiment philosophique qu'il se faisait de l'étude de l'antiquité. « C'est, disait-il, la belle tâche de la philologie classique de conserver vivante et de faire fructifier pour le monde contemporain ce qu'il y a d'éternel dans les pensées et dans les œuvres des anciens. » Loin d'identifier la philologie soit avec l'archéologie, soit avec la grammaire, il voyait en elle, par excellence, la science révélatrice du génie antique et conservatrice de ses précieux bienfaits. En cela, il était bien l'élève d'Otfried Müller, mais avec une suavité persuasive, on dirait presque une onction, qui faisait aimer de ses élèves ce qu'il savait si bien comprendre et aimer lui-même. N'est-il pas permis d'ajouter, pour peindre l'homme, qu'il fut le meilleur des amis, le plus tendre des frères (1), qu'il fut étranger à toute passion mesquine, n'engagea jamais d'âpre polémique et sut toujours rendre aux savants étrangers la justice qui leur était due ? Il n'y a pas longtemps que, dans

---

(1) Comment ne pas mentionner du moins ici le nom de son frère, Georges Curtius, le philologue éminent, auquel il fut constamment uni par la plus tendre amitié.

une de ses charmantes conférences dont il avait le secret, Curtius parlait avec une admiration émue de ces grands érudits français du XVIII<sup>e</sup> siècle qui ont fondé l'archéologie sur des bases nouvelles, Montfaucon, l'abbé de Barthélemy, d'Anville. L'Académie des Inscriptions pouvait être fière de compter Curtius parmi ses associés étrangers. Elle prend une part sincère aux regrets universels que soulève la mort de ce grand érudit, qui fut pareillement un grand écrivain et un homme de cœur.

*S. Prümach.*

*Pour copie conforme*

*J. Schl.*





